

A photograph of an elderly woman with short, light-colored hair and glasses, sitting in a wooden chair outdoors. She is wearing a white long-sleeved shirt and a dark blue dress with a yellow and green floral pattern. Her hands are clasped in her lap. In front of her is a wooden table with a bouquet of pink and yellow flowers. The background features a stone building with a window that has a flower box filled with pink flowers. A green bush is visible on the left side of the frame.

SOUVENIRS DE LA GUERRE 39-45

Par Désirée CARABEUX
Ecrit en Juillet 2004

Depuis le mois d'Août 1939, la France parlait d'une guerre et encore avec l'Allemagne. Pourtant, celle de 1914-1918 n'était pas oubliée : nos parents sont là pour nous la rappeler. J'en ai entendu des hommes nous raconter ce qu'ils avaient vécu, ces années terribles. C'était la rengaine depuis ma naissance en 1915 jusqu'à ce jour. J'ai encore leurs souvenirs et vraiment c'était atroce. Je l'ai constaté lors d'un voyage à Verdun et 21 ans plus tard cela a recommencé. 1939, départ de tous nos hommes : mon mari mobilisé le jour même. Que de voyages à la gare d'Audrieu avec le courage et les larmes pensant que cette nouvelle guerre serait vite gagnée. Protégés par la ligne Maginot, les allemands ne passeraient pas. Pourtant rien ne peut les arrêter après le couloir de Dantzig, la Belgique. Ils contournent cette fameuse ligne soit disant imprenable. Ils entrent en France. Très facilement, ils prennent Paris en Juin 1940. Nous n'avons pas eu le temps d'évacuer. Toute la France était occupée à part un coin qui était la zone libre. Avec pour la France, le Maréchal Pétain qui était chef d'état français avec l'accord allemand en Juin 1940.

Commence l'occupation allemande, le va et vient de l'armée, motos, autos, c'était une vraie fourmilière de soldats allemands et cela pendant quatre années. Ils étaient les maîtres, ils étaient sérieux mais il ne fallait pas les tromper. Dans nos campagnes, malgré les cartes de rationnement nous n'avons jamais eu faim, il y avait des combines, la viande, le pain, nous avions ce qui était nécessaire mais les villes ont été bien privées : les rations étaient vraiment insuffisantes. Ils venaient à la campagne pour avoir un peu de viande et du sucre.

Les dernières semaines de Mai et les premiers jours de Juin 1944, nous parlions beaucoup de la libération par nos alliés. Mais quand et où ? Nous savions que cet évènement était très proche. Vraiment cela arriva la nuit du 6 Juin 1944, nous avons entendu un bruit infernal d'avions, comme un tremblement de terre. Nous nous sommes tous levés. Sur la mer nous apercevions comme un feu d'artifice. Le jour même mon mari a décidé d'aller travailler dans la campagne mais vers midi, il est rentré épouvanté, les obus, les bombes tombaient de partout. Le mercredi les SS nous ont envahis, c'était effrayant, il fallait quitter notre logement et ils s'installaient dans la maison. Mon mari et notre voisin, monsieur Massinot, ont construit un abri dans le jardin, nous y étions les deux familles. Le ciel était plein d'avions et le jeudi matin, il y avait beaucoup de morts à Tilly sur Seules par les bombes anglaises (il fallait bien chasser les Allemands).

Nous sommes restés trois jours dans cet abri, les obus tombaient à vingt mètres. Nous nous sommes alors réfugiés dans un abri plus approprié et un obus est tombé dessus. Nous étions couverts de poussière, nous avons décidé de partir sous des fours à chaux. Il y avait déjà beaucoup de monde. Nous y sommes restés onze jours. La vie était difficile, pourtant entre les rafales d'obus et les bombes qui tombaient tout autour il y avait beaucoup de solidarité : les uns faisaient du pain, les autres faisaient cuire la viande dans des lessiveuses sous un hangar, cette viande venait des vaches tuées tout près. Les hommes étaient tous de corvées, monsieur Massinot était le premier à se dévouer, ils étaient tous remarquables.

Une bombe est tombée à 800 mètres environ et a tué quatre personnes, la cinquième était blessée, une autre personne est décédée et enterrée dans son jardin. Nous avons vécu sous les fours à chaux jusqu'au 19 Juin 44. Les anglais avaient avancé et pris un château qui se trouvait à trois kilomètres. Le lundi 19 Juin à 1H30, les allemands sont passés dans l'abri. Ils étaient affolés, agressifs, revolver à la main, ils nous ont dit de quitter les lieux, nous avions une demi-heure pour partir, quelle pagaille !

Mon mari avait une brouette avec du linge, très peu, surtout un peu de layette. Je devais accoucher dans quelques jours. Nous devions nous diriger vers le sud. C'est à dire vers l'Orne, la Mayenne même la Vienne, mais ce 19 Juin tout le monde n'est pas parti par la même route alors les familles étaient dispersées. Mon mari et moi, les trois enfants et une vingtaine de personnes avons pris la route de Villers Bocage pensant passer le pont de Juvigny, mais les Allemands ne voulaient pas, donc direction Villers Bocage sous les tirs d'obus, les tanks allemands étaient partout. Bref nous arrivons à mont en Bessin chez la tante de monsieur Ruelle de Fontenay, nous y avons passé la nuit. Je me souviens, le matin je me suis régalée d'une tartine de beurre salé que madame Feron avait apporté (pourquoi du beurre salé alors qu'ils étaient partis comme nous avec rien.)

Le mardi matin je suis partie vers Banneville sur Ajon. C'est monsieur Tranchant de Vendes qui passait dans ce coin, il m'a prise dans sa carriole avec mes trois gosses car j'étais incapable de marcher. Là j'ai laissé mon mari sans savoir ce qu'il allait devenir, lui est parti vers Neuilly le Malherbe avec Monsieur Massinot. Je l'ai retrouvé à Banneville avec une autre partie de Fontenay. Je vous

assure j'étais contente à Banneville. Nous avons décidé que la famille Penon (dont le père de madame Penon, monsieur Françoise, était le maire de Fontenay) que nous allions rester ensemble car Simone était aussi prête d'accoucher. Nous y sommes restés une quinzaine de jours mais les allemands approchaient. Les tirs d'obus et les bombes n'étaient pas loin.

Je vois encore les hommes faire des fosses pour enterrer les allemands morts.

Mme Penon avait appelé le docteur pour sa marraine qui était évacuée avec nous. Le docteur nous a prévenu qu'il ne pourrait rien faire si nous accouchions. Il ne pourrait pas se déplacer. Alors, nous avons décidé de partir plus loin vers l'Orne.

Dans la carriole, 5 enfants, 3 personnes âgées, Mme Penon et moi. Monsieur Françoise, assis sur le marchepied, conduisait le cheval (l'Etoile qui se nommait, une bien brave bête).

Les hommes conduisaient un tombereau où était entassé tout ce que nous avions récupéré. Enfin, nous sommes arrivés à côté de St Pierre la Vieille. Dans une ferme, ils nous ont prêté une écurie. A Banneville, Mme Penon et son père ont pris un lit cage dans une maison abandonnée car la dame qui était avec Mme Penon était mourante. Elle est décédée le vendredi matin. Le docteur de Lassy n'a rien pu faire. Elle a été inhumée le dimanche après-midi. Où nous étions, il y avait bien 2 kilomètres pour se rendre à l'Eglise. Le cercueil dans la voiture et nous marchions à côté. Nous avons cueilli quelques fleurs sur le bord de la route et les avons posées sur sa tombe. Mais toutes les deux nous avons bien du mal à suivre avec nos gros ventres !

Nous sommes restés bien 15 jours mais tous les gens du Calvados devaient évacuer. Cette fois, il fallait quitter la Normandie !

Nous avons voyagé toute la journée et sommes arrivés dans l'Orne, à Tinchebray où la croix rouge recevait beaucoup de gens comme nous qui erraient sur les routes. Un repas était servi et ils nous ont distribué un petit peu d'argent. J'étais bien contente car je n'avais pas un sou : c'était la famille Penon qui achetait le nécessaire, elle connaissait notre situation. Nous avons beaucoup de reconnaissance envers eux (malheureusement ils sont aujourd'hui décédés). Alors après le repas ils nous ont accompagnés. C'était, je crois dans un grand bâtiment qui devait être la salle des fêtes de Tinchebray. Nous y étions bien une centaine, pas tous de Fontenay. Nous avons couché dans du foin. Nous sommes restés du samedi soir jusqu'au lundi matin et nous avons repris la route, toujours plus loin.

La prochaine étape Lonlay L'Abbaye : manger et dormi puis repris la route. Là, nous sommes arrivés à Passais La Conception. La croix rouge nous a remis du pain, de la viande à cuire (un pot au feu) et ils nous ont indiqué une ferme en retrait dans la campagne. Nous n'étions pas les bienvenus. Ils nous ont offert du cidre, du pain : nous avons demandé à cuire notre viande (la soupe à la grimace !).

Le soir, après une mauvaise soupe, nous sommes allés dormir dans une grange sur du foin pourri. Mon amie a commencé à avoir des douleurs et à 5 heures le lendemain matin les hommes ont attelé les chevaux (la carriole et un banneton où le peu que nous avions était entassé).

Les gens où nous avons dormi étaient bien contents. Ils ont payé une bonne goutte aux hommes et nous ont donné la viande qu'ils avaient « potagé » comme ils disent mais le bon bouillon nous est passé sous le nez. Et voilà, mon amie avait de plus en plus de douleurs et j'étais inquiète car moi aussi cela pouvait m'arriver. Bref, sur la route direction le plus près. C'était en Mayenne. Je sais en quittant la frontière. Nous avons chanté la Normandie et nous sommes arrivés à Gorron où la Croix Rouge nous a reçus et nous a donné à manger. Mon amie avait de plus en plus de douleurs mais le Maire de Gorron n'a pas pu nous garder car il y avait un hôpital militaire allemand. Nous avons demandé à voir un docteur qui nous a dit « Partez au plus vite, trouvez un endroit car dans 1 à 2 heures, le bébé va être né ». Il m'a envoyée chez la sage-femme et je lui ai demandé de nous suivre. Elle nous a indiqué Colombiers Du Plessis à 3 kilomètres. Mon amie avait de plus en plus mal et tous les gosses et moi dans la carriole, cela a paru long. Nous arrivions sur la place de ce petit village. Le maire nous a reçu et a placé mon amie dans une maison sur la place. Nous avons partagé la layette, le peu, à peine le nécessaire et la sage femme est arrivée. A peine une heure après, le petit garçon était là. Il n'avait pas souffert malgré les circonstances. Nous sommes restées toutes les deux mais les enfants et les hommes ont trouvé une maison (une petite ferme à 3 kilomètres dans la campagne). Cette ferme, je me souviens du nom : Le Creux, des bien braves gens : ils ont mis à la disposition des hommes et des petits un grand bâtiment qui servait de grenier. Le jeudi 27 juillet, toute la famille est venue voir mon amie et le petit garçon (Jean). Il pleuvait et les propriétaires nous ont trouvés très envahissants. Ils n'étaient pas contents.

M. le Maire de Colombiers était bien ennuyé, il n'y avait jamais eu de réfugiés dans ce cas. Donc Simone était casée, Jean était né, les hommes et les enfants à cette ferme. Les propriétaires étaient bien humains. Monsieur le Maire se demandait où j'allais être recueillie. Une brave dame lui a dit que c'était triste une situation pareille « moi je n'ai que deux lits et je ne laisserai pas cette femme ». C'était vraiment une brave personne.

Le vendredi 28 juillet, le matin, j'ai commencé à avoir des douleurs. Le maire et mon mari m'ont accompagnée chez cette brave femme qui m'a reçue en pleurant sur notre sort. Elle m'a mise très à l'aise. J'entends encore ses paroles avec le parlé Mayennais : « Crieux, pleureux, faites comme vous pouvez. Je suis là. » Quel réconfort !

A 4h30, mon petit garçon a vu le jour et la brave Madame Gelin m'a soignée. Sa fille était fière de pouponner et les voisins sont venus. J'étais très entourée !

Michel, le nom de mon petit, a été baptisé le 30 juillet. Quel baptême, malgré les circonstances. Un parrain, le grand fils de mes amis et la fille de Mme Gelin, fière d'être la marraine. Une fête avec une bonne collation et le café avec beaucoup de voisins. Quels bons souvenirs je garde de ces moments là à Colombiers où nous étions réfugiés.

Ils n'avaient jamais vu d'allemands et le samedi, tout était envahi. Les gens étaient effrayés. La dame où j'étais, a passé sa nuit à regarder les allemands : elle avait grand peur. Le lendemain matin, un officier allemand a frappé à la porte. La madame Gelin faisait la toilette de Michel. Elle a eu grand peur et s'est réfugiée dans l'armoire. Je la vois encore. Je suis restée huit jours chez elle

et je suis partie rejoindre tout le monde à la ferme du Creux. Nous sommes restés jusqu'au 22 ou 23 août à Colombiers Du Plessis. Tous les environs étaient libérés par les américains. Il n'y a pas eu de résistance, seulement quelques allemands et américains tués entre eux et restés au bord de la route.

Les propriétaires nous avaient donné leur salle à manger. Il y avait un lit où nous couchions toutes les deux et les petits à côté de nous dans un berceau que ces braves gens nous avaient prêté.

La journée, les hommes, les gosses, tout le monde envahissait cette pièce. Avec le recul, je me dis que nous n'étions pas gênés : 11 personnes à squatter leur salle ! Comme si nous étions chez nous ...

Monsieur et Madame Lecendrier, le nom de ces braves gens, étaient bien humains : en plus de leur hospitalité, ils nous donnaient les légumes de leur jardin, du beurre, du lait. Avec le recul, j'ai un peu honte car nous nous posions pas de questions. Je n'aurai pas assez de jours de ma vie pour les remercier. Peut-être à leur place nous aurions fait la même chose ?

Pendant ces semaines passées à la ferme, les allemands avaient fait de la route : ils étaient chassés par les américains. La 2^{ème} division blindée a libéré Paris. Nous pensions donc au retour mais nous n'avions pas la permission de passer. Il a fallu attendre la fin d'août. Le mari de mon amie et mon mari sont partis à Ernée pour avoir un laissez-passer. Tous les deux sont revenus avec un landeau qu'ils avaient acheté d'occasion. Fallait bien coucher nos petiots pour le retour. Nous avons fait les bagages et le tout entassé dans le tombereau et les gosses. Car dans la carriole : le landeau,

les petiots, les couches... bref tout ce qui était nécessaire sur la route.

Nous avons eu beaucoup de peine de quitter la famille Lecendrier – moi, j’ai pleuré en les quittant – ils nous avaient été tellement hospitaliers et je pense souvent à tous ceux qui nous ont accueillis.

Nous voici sur le chemin du retour vers Fontenay. Trois jours de route et toujours demander asile pour passer la nuit, toujours bien reçus. Enfin, nous voici à quelques kilomètres de notre village. Nous savions que tout était détruit, on avait le cœur gros.

Nous avons pu nous caser chez mes amis Penon, il y avait encore les « burets » à cochons. Alors, nous avons passé la nuit et il fallait prendre une décision. La famille Penon avait de la famille à Ryes. Nous sommes donc repartis au hasard et avons été recueillis chez eux. Mes amis y sont restés et nous, nous sommes partis dans une maison inoccupée avec pas grand chose pour habiter. Nous y sommes restés un mois, je me suis bien ennuyée. Dans ce mois, mon mari est reparti dans notre village pour voir si nous pouvions rentrer. Toutes les maisons démolies et à l’entrée une affiche « danger, mines ». La maison de mes parents était retirée : des trous dans la toiture, plus de carreaux, la maison presque vide. Je ne me souviens plus comment nous avons trouvé le nécessaire. Pas d’autre solution, nous étions à la belle étoile.

Quel hiver nous avons passé ! Fallait ramasser du bois pour nous chauffer et faire la cuisine. Avec la cheminée, cela fumait. Nous avons trouvé des cartons qui nous servaient de carreaux. Pour s’éclairer, nous avions une boîte à cigarettes anglaises, nous l’avions bourrée de chiffons avec une mèche à lampe pigeon et de

l'essence (il y en avait, les anglais nous en donnaient). Je ne vous dis pas, le matin nous étions tout noirs et je ne vous dis pas l'odeur ! Pour l'eau, il y avait la rivière où il y avait des vaches tuées qui croupissaient dans l'eau. Nous n'avions pas d'autres solutions, nous mettions des pastilles javellisées trouvées dans les trous individuels que les anglais creusaient pour s'abriter. Nous y trouvions des gâteaux, des cigarettes...Les anglais avaient tout laissé, ils partaient plus loin. Et pourquoi ? La plupart sont morts. Devant la maison, il y avait un champ et beaucoup de soldats enterrés. Quelle tristesse.

Nous y avons vécu de fin 1944 à Mars 1947. Le huit mai, la fin de la guerre, le retour des prisonniers, mais toujours pas de changement et les champs étaient minés.

Il y a eu des morts car des hommes essayaient de travailler la terre. Mon beau frère a sauté sur une mine en traversant un champ. Il y avait trois mois qu'il était rentré après cinq ans de captivité. Et puis, en 1950, nous avons perdu un fils de 15 ans qui était en vacances dans une grande ferme. Tout ce que nous avons vécu avant n'est rien à côté de la mort. Et il fallait vivre. Que d'épreuves !

Et le temps est passé. J'ai écrit tout ceci pour que mes enfants n'oublient pas. En lisant, ils penseront que la vie n'est pas un long fleuve tranquille. C'est vivre ou mourir, il n'y a pas le choix.

La maison où nous campions était à trois kilomètres du pays. Pour le ravitaillement, il fallait aller à pied. Je me souviens, j'allais chercher le pain à Tilly. Quelque fois, il n'y en avait plus, fallait retourner à travers la campagne. Cela était faisable et j'étais jeune. J'avais trouvé une paire de chaussures anglaises restées dans leur cachette (que j'étais contente, elles étaient confortables !). Vous voyez l'allure ?

C'était Léon, mon fils aîné de 9 ans qui s'occupait de ses frères et sa sœur. Il était bien raisonnable : avec son frère Pierre, ils allaient ramasser du bois pour le feu. Ils me rendaient bien service. Mon mari avait trouvé du travail dans une ferme, pas payé cher. Il faisait de la route tous les jours. Il buvait peut être un petit coup mais il lui fallait beaucoup de courage. Les trois années sont passées, nous avons bien peiné. Mais nous étions jeunes et il n'y avait pas le choix.

Enfin, après deux ans de galère, le pays s'est organisé. Les baraquements se sont installés. Je ne me souviens plus d'où ils venaient (de Canada et d'Amérique). Nous en avons eu un, nous étions prioritaires. Il y avait un terrain à nous, il a été installé dessus ! Pour nous, un château. Vous pensez, 8 pièces. Il est vrai, le frère de mon mari et une vieille tante avaient chacun deux pièces. Quel joie lorsqu'en mars 1947 nous y sommes arrivés ! Depuis deux ans, le pays était parrainé par deux villes Flavacourt et Beaumont sur Sarthe. Du linge, des vêtements, du matériel de cuisine (en souvenir de leur geste, il y a deux rues qui portent leur nom). Le secours Catholique nous a distribué un peu de meubles. Pour nous, vraiment, on se sentait revivre. Mais nous n'avons jamais oublié ce que nous avons vécu.

Mes deux dernières filles y sont nées. Pour elles, la vie était belle et elles aimaient beaucoup ce baraquement. Pour nous tous, la vie a passé entre ses bons et ses mauvais jours. Nous étions quand même heureux après toutes nos misères. Nous revivions doucement.

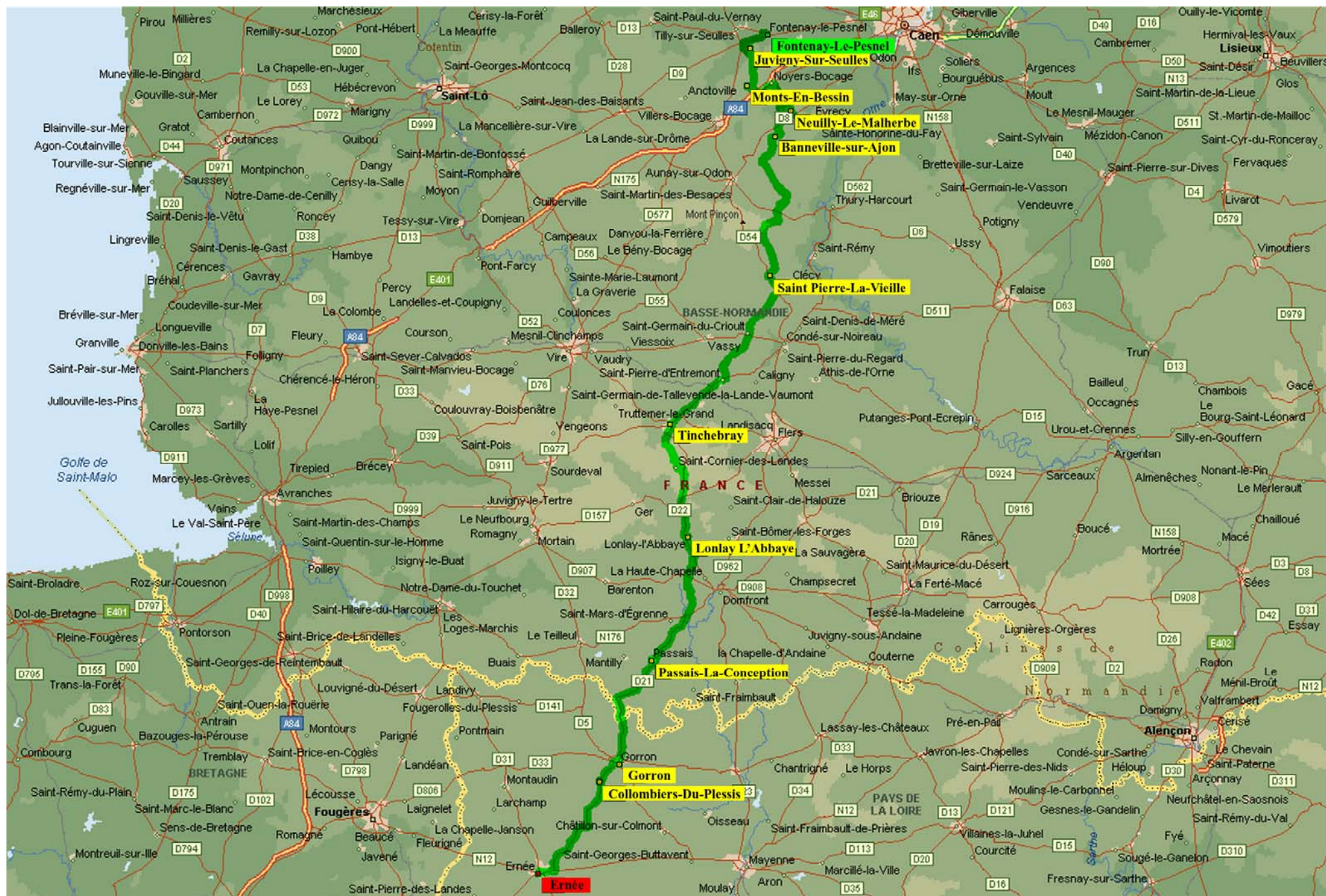
Voilà, maintenant nous avons retrouvé notre maison sinistrée et reconstruite tant bien que mal. Aujourd'hui, ma fille a repris la

maison, elle en est propriétaire et moi, j'ai 89 ans. Je loge dans une petite maison où je passe une vieillesse heureuse, entourée de mes enfants, de mes amis. Je souhaite y rester encore un peu. Ma vie a été bien remplie. Comme tout le monde, les joies et les peines, la misère, mais cela ne fait pas mourir.

Alors mes enfants, si vous lisez ce petit récit, c'est votre maman avec toute son affection et son amour qui l'a écrit. Et surtout, n'oubliez jamais les misères que cette guerre a fait tant souffrir.

Maman, Mémé, Mimi

Désirée.





Devant la maison de Madame Gelin 60 ans après.

Michel entouré de sa Maman et de sa Marraine.

(Colombiers du Plessis, Juillet 2004)



Mémé dans la pièce où elle a donné naissance à Michel.

(Colombiers du Plessis, Juillet 2004)





**En route vers la maison de
Robert Lecendrier.**

**Michel, Jean Penon et leurs
femmes.**

(Colombiers du Plessis, Juillet 2004)





Eglises de Saint Aubin et de Saint Martin après les violents combats.



Allemands, route de Caumont et à l'angle de la rue Massieu.

